"JE ME SOUVIENS"

L'abbé L. LINDSAY



" JE ME SOUVIENS "

L'abbé ***L. LINDSAY***

« JE ME SOUVIENS »

Le fier Américain des Etats-Unis devrait souvent, en justice, invoquer la devise de notre chère province, et dire avec reconnaissance : « Je me souviens. » En effet, le nom des fils de la Nouvelle-France est écrit en lettres d'or sur mainte page des annales de son pays. C'est à leur vaillance et à leur zèle qu'il doit quelques-uns des plus riches joyaux de son héritage national.

Généreux missionnaires, explorateurs intelligents, intrépides voyageurs, les Français du Canada ont tracé une voie au christianisme et à la civilisation, depuis le pays des grands lacs découvert par deux Récollets et exploré par l'immortel Champlain, jusqu'au golfe du Mexique, depuis l'Océan Atlantique jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Cavelier de la Salle découvrant la rivière Ohio, et plus tard, les bouches du Mississipi ; le jésuite Marquette et son compagnon Jolliet, sillonnant, les premiers, le « père des eaux » jusqu'à sa rencontre avec l'Arkansas, dotent la France très chrétienne de l'immense bassin baigné par le plus long fleuve de l'univers.

Si la France a pu céder, et si les Etats-Unis, doublant leur domaine, ont pu acheter, en 1803, ce bassin qui comprend la Louisiane, l'Arkansas, le Missouri, le Kansas, l'Iowa, rangés parmi les plus fertiles Etats de l'Union, sans compter presque tout le Minnesota, une portion notable du Colorado et du Wyoming, tout le Montana, le Dakota Nord et Sud, l'Oklohama et le Territoire Indien, à qui en revient le mérite, sinon à l'humble missionnaire mort victime de son zèle, et enterré sur la rive d'un lac solitaire, et à ses successeurs dans la carrière apostolique ? A qui encore, sinon aux vaillants pionniers, compagnons de leurs courses, et ambitieux d'agraudir les domaines de leur roi ?

Et les territoires baignés par le Grand Océan, qui les ouvrit à l'Evangile ? Qui fonda les églises de la côte nord-ouest du Pacifique, sinon des missionnaires partis de Québec? Au reste, sauf la Californie, le Nouveau-Mexique et la Floride, théâtres de l'apostolat des fils de saint François d'Assise, qui accompagnèrent les découvreurs espagnols, tous les diocèses de l'Union américaine, comme tous ceux du Dominion du Canada, sont des rejetons du tronc vigoureux de l'Eglise de Québec, qu'on pourrait, dans un certain sens, appeler la « mère et la maîtresse » de toutes celles de l'Amérique du Nord.

Si, pendant longtemps, la fièvre de l'industrie et du commerce a pu détourner les esprits de nos voisins de l'étude de leurs origines, leurs fils prennent aujourd'hui noblement leur revanche. C'est d'abord l'Est, et surtout Boston, « l'Athènes des Etats-Unis, » qui, depuis bon nombre d'années, prend un vif intérêt à tout ce qui concerne l'histoire primitive de notre province. Et voici maintenant que l'Ouest, à son tour, se réveille au charme des études historiques. Presque partout on y avait conservé les noms des pionniers et des fondateurs canadiens-français, perpétuant ainsi le souvenir de leur courage et de leur dévouement souvent héroïques. Le Wisconsin, plus peut-être que les autres Etats de cette région, a noblement fait son devoir en érigeant des statues à la mémoire du Père Marquette, et en publiant, en français et en anglais, sous les auspices de la Société historique de l'Etat, une édition magistrale des *Relations des Jésuites*. Ce sont deux actes de reconnaissance envers ces fils de l'Ancienne et de la Nouvelle France qui ont jeté les bases de leur grandeur nationale.

Dans un autre ordre de choses, également, le Canada peut réclamer sa part de mérite dans la formation du peuple américain. Le chauviniste étroit et outrecuidant de la Nouvelle-Angleterre, habitué à regarder comme un pays d'illettrés et d'ignorants celui qui depuis longtemps fournit des bras à ses industries, est loin de soupçonner que l'homme qui a le plus contribué à la haute éducation de

ses compatriotes, aussi bien qu'à l'instruction des Anglo-Saxons de la Grande-Bretagne, était fils d'une mère canadienne-française.

Il en est ainsi pourtant, et nous sommes heureux d'en faire la preuve aux lecteurs de *La Nouvelle-France.*

Voici d'abord, en raccourci, la biographie du célèbre latiniste et helléniste, Charles Anthon, qui, né à New-York, le 19 novembre 1791, y mourut le 5 janvier 1867.

Après avoir étudié les humanités au Collège Columbia (Yale), il y prit ses grades avec honneur et se livra d'abord à l'étude du droit. Mais il était né professeur, et son attrait naturel le portait vers l'enseignement des classiques grecs et latins. C'est durant les premières années de son stage qu'il prépara sa grande édition d'Horace, qui, pendant longtemps, fut le *vade mecum* des étudiants des Etats-Unis et de l'Angleterre.

Maître savant et expérimenté, il savait aussi capter ses élèves par l'urbanité de ses manières, par son zèle pour leur avancement, par le désintéressement avec lequel il poussait les plus retardataires dans la voie royale du savoir.

On se demande avec étonnement comment Charles Anthon a pu mener de front tant d'œuvres diverses, car ses fonctions de professeur et de directeur d'un lycée (*grammar school*) suffisaient pour absorber tout son temps. Comment a-t-il réussi à publier tant de livres, en tout une cinquantaine de volumes ?

D'abord, il n'avait pas à compter sur les soucis et les distractions inséparables de la vie domestique, car à l'instar des *fellows* [1] des universités anglaises d'Oxford et Cambridge, il était *bachelier* dans la double acception du titre. Puis, sa journée était réglée d'une façon tellement méthodique qu'il pouvait en utiliser tous les moments libres.

Il ne dormait que six heures, se couchant à dix heures, et se

---

1 — Le règlement traditionnel imposant le célibat aux *fellows* a été abrogé depuis quelques années.

levant à quatre. Ce sont ces premières heures de la journée, heures de fraîcheur et de lucidité singulièrement favorables au travail intellectuel, qu'il consacrait à la composition de ses traités de littérature classique ou à ses commentaires des grands écrivains des siècles de Périclès et d'Auguste.

Pendant de longues années, les manuels classiques de Charles Anthon furent à peu près les seuls en usage dans la plupart des institutions d'enseignement secondaire et supérieur des Etats-Unis, du Haut-Canada, et firent autorité même dans les écoles du Royaume-Uni. Si, depuis, avec les progrès de la linguistique et de la philologie, des ouvrages plus savants et mieux documentés sont venus les supplanter, les classiques commentés du Docteur Anthon n'en ont pas moins rendu un service signalé à la jeunesse étudiante de langue anglaise.

Jamais l'axiome bien connu « le style, c'est l'homme » ne trouva plus que chez lui une heureuse et exacte application. Le Docteur Anthon était vraiment l'ami de l'étudiant, dans ses livres, aussi bien que dans sa chaire et dans son cabinet d'étude. Explication opportune et commentaires lucides des passages obscurs et difficiles, notes historiques et archéologiques aussi intéressantes qu'instructives, illustrées de fac-similés, d'inscriptions antiques et de gravures appropriées au sujet : voilà autant de moyens de faciliter la tâche de l'étudiant, moyens pour le moins aussi intelligents et certainement plus expéditifs que l'exploitation plus ou moins mécanique d'un colossal dictionnaire. Que de temps ainsi ménagé pour la lecture, et quelle facilité offerte à l'élève de mieux connaître et approfondir les auteurs classiques par l'*explication* d'une partie plus notable de leurs œuvres !

Combien, pour notre part, nous avons douce souvenance du volumineux *Anthon's Virgil* relié en plein mouton que nous laissions toujours en classe derrière le fauteuil de notre cher et regretté professeur de seconde, et quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ce dernier de ne nous avoir jamais confisqué le précieux bouquin ! Grâce aux notes, aux commentaires et aux gravures de ce com-

plaisant manuel, nous n'étions jamais pris au dépourvu quand le moment était venu de traduire, à première vue, un passage quelconque de l'Enéïde.

***

Mais nous voici loin de notre thèse. En quoi donc le Canada français peut-il réclamer une part de la gloire littéraire du Dr Anthon?

En ce que la mère de celui-ci, Geneviève Jadot, était canadienne-française, née à Sandwich ; que sa grand'mère maternelle, Marguerite-Amable Baudry de Saint-Martin, était née à Québec, où l'acte de son baptême se lit dans le registre paroissial de l'église cathédrale ; que par ses ancêtres du côté de sa mère, il remonte jusqu'à Louis Hébert, « le patriarche de la Nouvelle-France, » et à Guillaume Couillard, qui, lui aussi, assista aux origines de cette colonie, et qui embrasse dans la lignée de ses descendants directs ou indirects les familles Jolliet, de Léry, de Ramezay, d'Youville, Deschambault, Taschereau, Bégin, Taché, Boucher, en un mot tout ce que la Nouvelle-France compte de plus illustre par la naissance, la dignité, la vaillance et la vertu.

Mais cette gloire n'a-t-elle pas été amoindrie par la mésalliance religieuse de sa mère et son infidélité conséquente aux traditions de sa nationalité et de sa foi ? C'est là, il faut l'avouer, un de ces faits lamentables qu'on ne saurait assez déplorer, et qu'il faut, dans l'occasion, savoir éviter au prix de n'importe quels sacrifices. Il est, toutefois, consolant de songer que, dans le cas présent, il n'y eut pas, de la part de Geneviève Jadot, de renonciation formelle de sa foi.

Fille unique de Louis Jadot, colonel dans l'armée française sous les ordres de M. de Muy, et dont le père était maire de Rocroy en Champagne, et de Marguerite Baudry Saint-Martin, elle fut baptisée, le 20 mai 1763, dans la chapelle des Hurons, par le missionnaire jésuite Pierre Potier. Elle perdit sa mère l'année

suivante, et son père fut tué peu de temps après, à Miami (Fort Wayne), où il avait été député pour porter des présents aux sauvages.

Devenue la pupille du Dr George Anthon, chirurgien de l'armée anglaise en garnison au Détroit, et confiée aux soins de Mme Anthon, née Marie-Anne de Navarre, veuve de son oncle maternel Jacques Saint-Martin, Geneviève fut de nouveau, par la mort de sa tante, privée d'une gardienne de sa foi. Elle n'avait alors que six ans, et quand, plus tard, son tuteur, alors âgé de quarante-quatre ans, la demanda en mariage, elle n'en avait que quinze.

Durant son séjour au Détroit elle occupa la maison que le fondateur de la ville, son cousin Antoine de Lamothe-Cadillac, avait fait construire pour le chef des Hurons. En 1740, lors de la translation des Hurons à l'île au Bois Blanc (aujourd'hui île de Lynn), cette maison échut aux Saint-Martin. Plus tard, lors de l'insurrection de Pontiac, elle devait subir le feu des balles ennemies. Madame Anthon quittait le Détroit en 1787 pour aller vivre à New-York.

L'atmosphère mondaine du Détroit, occupé depuis la cession du Canada par une garnison anglaise, n'était guère propre à entretenir la ferveur religieuse. Le changement d'allégeance, et les rapports forcément intimes entre les militaires étrangers et la société française, eurent pour résultat, là, comme à Québec, vers la même époque et plus tard, de favoriser les alliances mixtes. Ce fut malheureusement le cas pour Geneviève Jadot, qui, par suite du mariage de sa tante avec un protestant, se trouva privée, après la mort de celle-ci, de toute instruction catholique. On était, au reste, à cette période lamentable de l'histoire qu'on a justement appelée l'époque « de la disette, » disette spirituelle due à la désorganisation temporaire de l'église de Québec, conséquence inévitable du changement de drapeau et de l'extinction rapide des ordres religieux d'hommes, décrétée par les nouveaux maîtres du pays. Un des derniers survivants de la Compagnie de

Jésus, le Père Potier, desservait seul les fidèles du Détroit et des environs, ministère auquel, vu son âge et son isolement, il ne pouvait suffire [1].

L'ignorance et la bonne foi expliquent l'attitude de Geneviève Jadot ; elles atténuent sa faute, si toutefois il y eut de sa part, vu les conditions où elle se trouva, faute consciente et formelle. On éprouve, tout de même, un serrement de cœur en voyant ainsi s'éloigner du giron de la sainte Eglise, et fonder une famille étrangère à la foi catholique, l'héritière du sang le plus pur et le plus fidèle de la Nouvelle-France.

Ce fut une de ses ancêtres, une arrière-cousine, Marie-Madeleine de Repentigny, qui, au vieux monastère des Ursulines de Québec, alluma devant la statue de la Madone du Grand Pouvoir « la lampe qui ne s'éteint jamais. »

Poètes et romanciers, usant de leur privilège, ont brodé à l'envi sur ce fait historique. Ils ont écrit à ce sujet les choses les plus pittoresques comme les plus invraisemblables. Mais, imagination à part, n'y peut-on voir un symbolisme mystérieux et touchant ?

La lampe votive, n'est-ce pas la prière ardente de l'âme qui, vouant à Dieu sa virginité, se consume pour lui seul et pour les âmes qu'il a créées et rachetées ?

Elle brille, cette lampe fidèle, dans la « chapelle des saints, » depuis bientôt deux cents ans ; et l'âme bienheureuse de Madeleine de Repentigny de Sainte-Agathe, elle aussi, se consume comme un séraphin devant le trône de Dieu et intercède pour le salut des siens. Et sa prière est depuis longtemps exaucée. Car ils sont innombrables les héros, les saints, les pontifes, les vierges, qui, issus comme elle du premier colon de la Nouvelle-France, ont illustré et illustrent encore l'Eglise et la patrie. Et voici que le rameau que l'erreur a détaché du tronc vénérable vient de s'y greffer encore et promet une nouvelle floraison.

---

1 — Le P. Potier mourut en 1781, la troisième année du mariage de Madame Anthon, six ans avant le départ de celle-ci pour New-York.

Une âme d'élite, arrière-petite-nièce du grand linguiste américain, est entrée naguère au bercail de l'Eglise, renouant ainsi la chaîne brisée des traditions catholiques de sa famille. Son retour a été déjà et sera encore—nous en avons l'espoir bien fondé—le signal de plusieurs autres; car l'onction d'une âme gagnée à Jésus-Christ par un acte de sa prédilection divine exerce sur les âmes sœurs une fascination salutaire. L'humilité de la foi, l'ardeur de la prière, la douceur de la grâce, la bonne odeur de Jésus-Christ que répand une âme attirée elle-même par les liens de l'amour: voilà le secret de son irrésistible influence.

La néophyte, par reconnaissance et par souvenir, a voulu unir dans le baptême le nom de son aïeule canadienne-française la plus immédiate, à celle de son autre parente, consacrée à Dieu dans l'ordre de Sainte-Ursule. Elle s'appelle Marie-Madeleine-Geneviève.

Quand elle visita pour la première fois le berceau de sa famille, l'antique cité de Québec, elle s'y trouva en pays de connaissance. L'atmosphère catholique qu'on y respire allait à merveille à son âme régénérée. Le lendemain avait lieu la procession de la Fête-Dieu. Elle assista à la grand'messe, dans la vieille cathédrale de Notre-Dame de Québec, dont son aïeul, Guillaume Couillard, avait donné le terrain; puis, suivant Jésus-Hostie dans sa marche triomphale par les rues de Québec, dont plusieurs portent les noms de ses illustres ancêtres, elle le remerciait de l'avoir choisie entre mille et entre dix mille pour recouvrer et posséder sans mélange le don inappréciable de la foi.

Des fenêtres de l'Université Laval elle put voir, dans le jardin du Séminaire, le terrain cultivé par son aïeul, Louis Hébert, et l'emplacement de la maison où les Pères Lejeune et de Noüe célébrèrent le saint sacrifice de la messe pour la première fois après la recouvrance de la Nouvelle-France naguère tombée au pouvoir des Kertk.

En priant dans la vielle chapelle des Ursulines, elle vit, à travers les grilles du cloître, scintiller la flamme de « la lampe votive, »

et, exhalant son désir de voir les siens partager son bonheur, elle put répéter doucement, avec le plus illustre des néophytes du dernier siècle : *Lead, kindly light* [1].

L'abbé L. LINDSAY.

1—En reconnaissance du don de la vraie foi, et en souvenir de sa pieuse arrière-cousine, Mlle Anthon a voulu signaler la restauration de la chapelle du monastère des Ursulines de Québec par un ex-voto digne de son illustre origine. Outre la belle verrière en rosace qui orne la façade de la chapelle publique, elle a remplacé la vieille lampe votive de la madone du Grand Pouvoir par une autre qui est une véritable œuvre d'art, exécutée spécialement pour cette fin par la célèbre maison d'orfèvrerie religieuse d'Armand Calliat, de Lyon.

Cette lampe, qui est entièrement d'argent 1er titre, avec dorure ors et couleurs, et émaux au feu, aussi bien que les chaînes et le pavillon, pèse 1398 grammes. En voici le poëme dans les détails : Un large bandeau, ciselé en relief, supporte quinze roses émaillées, cinq blanches, cinq rouges et cinq jaunes, couleurs emblématiques des mystères du Rosaire. Trois volutes auxquelles les chaînes sont attachées supportent cette lampe qui se termine par un pendentif ciselé en relief et par une croix émaillée. Trois chapelets aux grains de lapis bleu du Tyrol sont suspendus au-dessus du bandeau de la lampe. Des lys au naturel timbrent le bandeau du pavillon et s'accrochent aux volutes.

Sous la lampe a été gravée une inscription commémorative.

VETERI LVCERNÆ
LVCENTI SEMPER ET ARDENTI
QVAM VIRGO PRVDENS
MAGDALENA DE REPENTIGNY
SPONSALI DIE
DVOBVS ABHINC SÆCVLIS
IN DEIPARÆ HONOREM LÆTA ACCENDIT
MARIA MAGDALENA ANTHON
EJVSDEM COGNATA
IN SIGNVM FIDEI ITERVM ACCENSÆ
AVREAM HANC LAMPADEM
MIRA ARTE CÆLATAM
ROSISQVE LILIISQVE GEMMATAM
A. D. MCMIII
SVBSTITVIT

Québec :—Imprimerie S.-A. Demers.

DENTI
NS
IGNY

LIS
ACCENDIT
HON

CENSÆ
EM

TAM